Document généré le 20 avr. 2024 00:56

Revue d'histoire de l'Amérique française

VOISINE, Nive, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada*, 1 : *La conquête de l'Amérique, 1837-1880*. Québec, Éditions Anne Sigier, 1987. 443 p. 24,00 $

Guy LaPerrière

Volume 42, numéro 2, automne 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/304702ar
DOI : https://doi.org/10.7202/304702ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

LaPerrière, G. (1988). Compte rendu de [VOISINE, Nive, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada*, 1 : *La conquête de l'Amérique, 1837-1880*. Québec, Éditions Anne Sigier, 1987. 443 p. 24,00 $]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *42*(2), 310–312. https://doi.org/10.7202/304702ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

VOISINE, Nive, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada*, 1: *La conquête de l'Amérique, 1837-1880*. Québec, Éditions Anne Sigier, 1987. 443 p. 24,00$

Connaissez-vous *L'oeuvre d'un siècle* (1937)? Je ne crois pas qu'il existe d'ouvrage plus lourd (au sens physique!) dans toute l'historiographie québécoise. Fort instructif, ce livre est un monument érigé à la gloire des Frères des Écoles chrétiennes au Canada à l'occasion du centenaire de leur arrivée à Montréal (1837). Le genre n'est plus à la mode et pourtant, les mêmes Frères récidivent en 1987, pour leur 150e anniversaire. Cette fois, ils ont fait appel à Nive Voisine, abbé de son état, qui a pris une retraite anticipée de l'Université Laval pour écrire ce premier volume, rédigé en un an. Disons-le tout de suite: c'est une réussite.

Pour ce premier tome, Voisine a retenu la période de 1837 à 1880, date de l'arrivée du célèbre frère Réticius, qui lança les Frères dans les querelles ultramontaines, débats sur lesquels François de Lagrave a déjà soulevé le coin du voile (*Les ultramontains canadiens-français*, 1985, 241-253). L'ouvrage contient à la fois des sections plus classiques: les fondations, des portraits de frères, et des développements plus neufs, sur le personnel, la pédagogie, la vie religieuse, les aspects financiers. Et, comme les modèles étudiés sans doute, Voisine se montre fin pédagogue: plus on avance dans le livre, plus la matière est neuve et intéressante.

Dans l'ignorance générale qui caractérise le monde savant et universitaire, on est tenté de mettre tous les frères enseignants dans le même sac. Or les Frères des Écoles chrétiennes (FEC) ont sur tous les autres — les petits frères — un caractère d'antériorité et — s'ils ne le disent pas, ils le pensent — de supériorité. Cette prééminence, les fils de Jean-Baptiste de La Salle voudront l'avoir aussi au Canada, où ils arrivent les premiers et où ils s'installent rapidement dans les principales villes: Montréal, Québec, Trois-Rivières, Baltimore, New York, Toronto, Washington. En vingt ans, ils ont «conquis l'Amérique», grâce notamment au dynamisme du frère Facile, une des figures dominantes de cette histoire. Cette expansion rapide amènera un recrutement important tant chez les Canadiens français que chez les Irlandais, qui donnera à la communauté son triple visage: français, canadien-français et irlandais, avec quelques tensions mais beaucoup moins qu'ailleurs (faut-il dire que Voi-

sine a tendance à pencher, oh combien discrètement, du côté canadien-français).

En 1864, le district américain sera détaché du district de Montréal. Il est intéressant de noter le grand attrait des États-Unis sur les Français et même — sinon plus — sur les Canadiens. Benoît Lévesque a déjà soutenu cette thèse à propos de l'émigration des communautés masculines: «Les communautés religieuses françaises au Québec: une émigration utopique? (1837-1876). Étude de sociologie historique» (dans *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1975), 119-192); il est dommage que Voisine ne l'ait pas exploitée plus à fond. Relevons quelques indices: 225 frères canadiens sont morts aux États-Unis; à leur entrée au noviciat, les aspirants canadiens devaient tous recevoir un nom de religion anglais afin, dit Paris, «que nous ne les confondions pas avec les noms français sur nos régistres» (p. 262) (je n'ai pas vu jusqu'à quelle date avait duré cette pratique). Surtout, jusqu'en 1864, les frères les plus capables sont envoyés aux États-Unis pour prendre la direction de nouvelles maisons: il s'en ouvre trente en vingt ans et ce, aux quatre coins du pays (une carte des fondations aurait été utile, pour accompagner l'indispensable tableau des pages 22-23, où manque la fondation de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, en 1866). On notera aussi la grande importance qu'occupent les classes anglaises dans les établissements québécois: presque toutes les écoles de Montréal et de Québec comportent à la fois des classes françaises et des classes anglaises.

Du côté canadien, l'Institut connaîtra une expansion limitée mais solide en Ontario (Toronto, Kingston, Ottawa) et un développement plutôt malheureux aux Maritimes, puisque les cinq établissements ouverts entre 1860 et 1876, dans les trois provinces, auront tous fermé avant 1881. Le nombre de fermetures — qui se serait très utilement ajouté au tableau précité — est d'ailleurs impressionnant: au Québec, par exemple, il y a sept fermetures sur vingt-neuf ouvertures. Notons qu'elles se produisent toutes dans de petites villes: Beauharnois, Sorel, Saint-Jean d'Iberville, où les Frères semblent éprouver plus de difficultés que dans les grandes villes. Au dire du frère Réticius, très critique par ailleurs, en 1880, les meilleures écoles des Frères seraient «le collège classique de Toronto, les Académies de Québec, de l'évêché (Montréal), d'Ottawa et les collèges commerciaux de Trois-Rivières, d'Yamachiche et de Kingston» (p. 351). De multiples renseignements rendent ce livre précieux pour l'histoire de l'éducation. On est frappé d'y voir, notamment, les nombreux témoignages sur la fonction de contrôle social des écoles: l'ordre et la discipline des Frères retirent des rues ces hordes d'enfants turbulents qui encombraient la ville...

Comme il est bien naturel dans une oeuvre de commande, Voisine a tendance à épouser le parti des Frères. Il ne s'en cache d'ailleurs pas: «Rien de plus beau, écrit-il dès le début, que cette histoire à saveur d'épopée.» (p. 24) Néanmoins, le livre tranche avec la littérature hagiographique du genre, du fait que l'auteur n'hésite pas à montrer les côtés négatifs: les deux rapports très sévères des visiteurs Armin-Victor (1875) et Réticius (1880) sont exploités à fond. Il reste que, malgré le tableau plein de nuances qu'il brosse, on peut critiquer certaines de ses conclusions, qui apparaissent surtout dans ses titres. Le chapitre 8, consacré à la vie pédagogique, s'intitule «Des maîtres compétents». Au risque de commettre un anachronisme, je relèverai que les Frères

ne recevaient aucune formation «académique», si ce n'est une année de noviciat, consacrée à la formation religieuse et dont on se plaint souvent qu'elle est presque toujours écourtée. Un des surnoms favoris des Frères les désigne comme «Ignorantins» (Lartigue lui-même utilise le terme en 1819) (p. 39) et, à l'autre extrémité de la période, on voit le supérieur parler de frères «qui savent à peine lire» (p. 192). Il est d'ailleurs intéressant de citer là-dessus le jugement du frère Réticius (1880), toujours prompt à critiquer, surtout quand il s'agit de Canadiens: «Nous avons peu de sujets cultivés; quelques individualités percent dans la sphère des mathématiques; pour les autres spécialités, tous demeurent dans la médiocrité ou au-dessous; le niveau de la culture intellectuelle est inférieur à celui de nos frères Français. Ce n'est pas manque d'intelligence chez les Canadiens; non, c'est plutôt défaut de culture, de travail intellectuel.» (p. 351) J'hésiterais donc à parler de «maîtres compétents»; je conclurais plutôt, avec l'auteur, en songeant spécialement aux multiples manuels qu'ils ont composés, qu'ils ont été des pionniers et des «instituteurs de première valeur» (p. 433).

De la même manière, le chapitre suivant s'intitule «Des religieux austères». Tout est question de point de vue: comme celui de leurs hôtes les Sulpiciens, le régime de vie des FEC peut paraître austère, mais on a le sentiment qu'il l'est beaucoup moins au Canada qu'en France. Ce chapitre sur la vie religieuse est, soit dit en passant, passionnant; on y relèvera en particulier le premier des dix commandements des Frères, tiré d'un livre de *Règles* publié en 1852: «Dieu dans votre Chef honorez / Lui obéissant promptement.» (p. 374)

Au total, le livre de Nive Voisine se lit (presque) comme un roman. Le style est vivant et alerte, l'auteur est très bien informé (et nous informe) du contexte, tant religieux que général. Il est peu porté vers les analyses inspirées des sciences sociales; en revanche, il sait porter sur les textes et les situations des jugements empreints de finesse et de sagacité, même s'ils me paraissent souvent généreux.

On attendra donc la suite avec impatience, et on peut espérer que l'auteur réponde plus clairement encore à l'une ou l'autre des questions suivantes. En quel sens peut-on dire que les Frères étaient au service des pauvres? (Une analyse sociale de la clientèle et des milieux touchés serait fascinante). À quel âge les novices (ou petits novices) entraient-ils en communauté? (La rumeur voudrait que ce soit à 12-14 ans). Quelles étaient les relations des FEC avec les autres communautés de frères enseignants? (Il y avait déjà les CSV et les CSC depuis 1847, avec des pères, il est vrai, mais il y aura bientôt les FSC, les FIC, les FMS, les FSG et quelques autres avant 1890 — qu'on m'excuse de n'écrire point tout cela au long...) On imagine que l'index se trouvera à la fin des trois volumes.

Département de sciences humaines
Université de Sherbrooke

GUY LaPERRIÈRE

NDLR - Dans le compte rendu du livre de Robert Choquette, *La foi gardienne de la langue en Ontario, 1900-1950*, rédigé par Guy LaPerrière et paru dans le numéro 41,4 (printemps 1988): 620-621), il fallait lire Ontarois plutôt que Ontariens.